

Les immigrants sont plus pauvres à Montréal que dans les autres villes canadiennes

ALDRÉ PRAÏTE

À Montréal, presque un immigrant sur trois vit sous le seuil de la pauvreté. C'est beaucoup plus qu'à Toronto, où moins d'un immigrant sur cinq est pauvre.

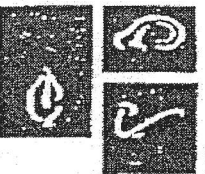
Ces données sont tirées d'une étude faite par deux chercheurs de l'université du Manitoba, qui sera présentée la semaine prochaine à l'Université Bishop's de Sherbrooke, dans le cadre du Congrès des sciences sociales et humaines.

Travaillant à partir d'un échantillon tiré du recensement de 1991, le sociologue Adhik Karamnigur et le démographe S.S. Halli ont tenté de tracer un portrait de la pauvreté chez les immigrants. Première découverte : ce portrait varie considérablement d'une ville à l'autre.

Ainsi, 31 % des immigrants de la grande région de Montréal vivent sous les seuils de faible revenu de Statistique Canada

Congrès des sciences

sciences



128 000 \$ pour une famille de quatre habitant dans une grande ville).

À Toronto, cette proportion est presque deux fois moins élevée, 17 %. Elle est de 21 % à Vancouver.

Les quatre villes qui figurent aux premiers rangs de la

pauvreté immigrante au Canada sont toutes québécoises. Québec arrive en deuxième place avec 29 % de ses immigrants vivant dans la pauvreté. La capitale est suivie par Sherbrooke et Trois-Rivières (regroupées pour des fins statistiques)

avec 27 %.

Winnipeg est la ville anglophone qui compte le plus d'immigrants pauvres (25 %). Dans la plupart des autres villes du pays, le taux de pauvreté parmi les immigrants avoisine 15 %.

Pourquoi les immigrants sont-ils plus pauvres au Québec qu'ailleurs au Canada ? Dans le cadre de leur présentation, les chercheurs avancent une hypothèse : « Comme l'anglais est la langue de choix pour une forte proportion d'immigrants, même à Montréal où 40 % des immigrants sont anglophones, il se peut qu'ils se trouvent encore plus désavantagés dans des environnements francophones. »

« C'est une des explications possibles », a précisé M. Karamnigur en réponse aux questions de *La Presse*. Le directeur du Centre d'études ethniques de l'université de Montréal, Jean Renaud, trouve que malgré la qualité de leur travail, ses

collègues « s'accrochent un peu vite sur le fait français ». Il avance d'autres hypothèses : « Près de la moitié des reconditionneurs de statut de réfugié arrivent au Québec. Or, ce sont les gens qui ont le plus de mal à s'adapter. De plus, la structure de l'immigration n'est pas la même dans toutes les villes. Les pays d'origine peuvent varier, de même que l'âge. »

Catastrophique

Cela dit, le professeur Renaud juge « catastrophique » l'écart mis au jour entre les taux de pauvreté des immigrants à Montréal et à Toronto : « Ces résultats montrent qu'il faut se pencher sur cette question sérieusement. »

Les calculs de Karamnigur et Halli indiquent que dans les villes québécoises, le fossé entre les revenus des immigrants et ceux des non-immigrants est plus grand qu'ailleurs au Canada. À Montréal,

par exemple, le taux de pauvreté parmi les immigrants est de 31 %, contre 19 % chez les personnes nées au Canada, un écart de 12 points. À Toronto, l'écart n'est que de 6 points.

Autre fait intéressant mis en lumière par les deux chercheurs : au sein d'un même groupe ethnique, les immigrants sont généralement beaucoup plus pauvres que ceux qui sont nés au pays. Par exemple, 31 % des immigrants d'origine asiatique du Sud-Est et de l'Est vivent sous les seuils de pauvreté. Ce qui est le cas de seulement 14 % des personnes de la même origine ethnique qui sont nées au Canada.

Il y a quelques exceptions à cette règle. Ainsi, les Noirs nés au Canada sont plus nombreux (16 %) à vivre sous les seuils de faible revenu que ceux qui ont immigré au Canada (29 %). La situation est similaire parmi les personnes originaires d'Amérique latine.